

## Alexander

### Le monde leur appartenait

*Alexandre* — France / Royaume-Uni —/ Pays-Bas 2004, 175 minutes

Luc Chaput

---

Number 235, January–February 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48028ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Chaput, L. (2005). Review of [Alexander : le monde leur appartenait / *Alexandre* — France / Royaume-Uni —/ Pays-Bas 2004, 175 minutes]. *Séquences*, (235), 45–45.



Le bruit et la fureur du combat

## ALEXANDER

Le monde leur appartenait

Dans un magnifique palais, un roi âgé, Ptolémée I<sup>er</sup> Soter, dicte ses mémoires à ses scribes attentifs. Alexandrie est alors la capitale du monde hellénistique et leur maître en a connu les débuts. C'est un portrait complexe par la biais de ce narrateur-témoin qu'Oliver Stone construit. Un drame tant personnel qu'épique où le caractère ambivalent, cyclothymique même d'Alexandre est décrit jusque dans ses menus détails. Venant d'une civilisation à la fois barbare et lettrée — la courte séquence avec Aristote donnant sa vision du monde où les Grecs sont vus supérieurs et l'autre séquence où Philippe, roi de Macédoine, montre des peintures rupestres illustrant de manière crue les mœurs des dieux fondateurs —, Alexandre est tiraillé entre deux parents qui se haïssent et qui le poussent tout le temps à se méfier et à se dépasser puisqu'il est dit descendant de ces dieux. La première illustration du génie d'Alexandre encore adolescent est son domptage en quelques minutes d'un cheval ombrageux (il a peur de son ombre), Bucéphale, qui deviendra son destrier favori et dont la mort, lors d'un combat titanesque contre des éléphants indiens, enlèvera à ce roi-cavalier une partie de ses moyens.

Hégémon de Grèce face aux Perses, le roi macédonien part en croisade contre ceux-ci, les battant à plusieurs reprises et payant de sa personne dans les combats en conduisant lui-même sa cavalerie (dans un mouvement oblique, par exemple, lors de la bataille de Gaugamèles). Oliver Stone réussit à nous faire comprendre le bruit et la fureur de ces combats rapprochés à l'arme blanche et où l'armée macédonienne était alors la meilleure machine de guerre. Alexandre, connaissant son *Illiade* par cœur, tel Achille, cherche Darius, son opposant, son Hector pour l'affronter en combat

singulier. Mais Darius préfère fuir. La splendeur de l'empire perse, recréé magnifiquement en imagerie de synthèse dans ce bleu incomparable d'une Babylone gigantesque, contredit complètement l'enseignement d'Aristote sur ce peuple barbare. Alexandre peut se montrer alors magnanime puisqu'il est devenu aussi empereur des Perses. Commence alors une course-poursuite contre Darius dont l'autre motivation pour Alexandre est de s'assurer que ses professeurs ne se sont pas trompés dans leur géographie d'un monde connu qui peut être beaucoup plus grand qu'on l'avait cru. Oliver Stone montre alors le caractère de plus en plus cyclothymique d'Alexandre capable de grandes beuveries mais aussi de discours importants sur la *Homonía*, nécessaire union entre les peuples de son empire qu'il pousse en fondant de nombreuses villes dont plusieurs sont encore célèbres pour d'autres raisons (Hérat, Kandahar). Il paye de sa personne en épousant à la hussarde Roxanne, princesse d'un royaume reculé. Ambivalent, Alexandre l'est aussi dans sa sexualité et Oliver Stone ne cache pas ce côté d'amitié amoureuse avec Héphaïstos, ami d'enfance devenu son plus proche confident et ses aventures avec Bagoas, son serviteur. Inspiré directement par Plutarque, qui disait rechercher les signes de l'âme dans ses vies d'hommes illustres, et indirectement par Shakespeare — certains discours d'Alexandre sont des hommages à *Henry V* ou à *Julius Caesar* —, le réalisateur de *Nixon* réussit difficilement à garder le cap tout au long de cette sinieuse biographie. Colin Farrell est un Alexandre plus athlétique qu'intellectuel, ce qui débalance le portrait proposé. Angelina Jolie est crédible dans le rôle d'Olympia, une mère sorcière et possessive. Rosario Dawson construit en quelques scènes une Roxanne volontaire, capable d'être l'égale de son mari empereur et la rivale d'Olympia. Dans le rôle d'Héphaïstos, Jared Leto est réduit à être un interlocuteur compatissant. La musique de Vangelis, trop présente à plusieurs endroits, annihile l'émotion attendue. La photographie, les effets spéciaux numériques et les cascades sont de haut niveau et participent d'une même vision..

À la fin de ce film de bruit et de fureur sur un des véritables héros de l'Antiquité, Ptolémée, joué par un Anthony Hopkins déclamateur, décrit la vision syncrétique du monde qu'avait Alexandre, voulant le mariage de la civilisation grecque à celle de l'Orient. Le roi vieillissant déplore que lui et ses collègues généraux de ce roi macédonien devenu aussi empereur de Perse l'aient alors mal soutenu. Je cite de mémoire : « Alexandre a trop voulu changer le monde, son projet était trop grand, son échec est plus intéressant que beaucoup de succès. » Pour ce portrait incomplet, bancal même, ce film d'Oliver Stone mérite la même appréciation.

Luc Chaput

■ ALEXANDRE — France/Royaume-Uni/ Pays-Bas 2004, 175 minutes — Réal. : Oliver Stone — Scén. : Oliver Stone, Christopher Kyle, Laeta Kalogridis — Image : Rodrigo Prieto — Mont. : Tom Nordberg, Yann Herve, Alex Marquez — Mus. : Vangelis — Son. : Jean-Paul Muga, Jean Goudier, Wylie Stateman — Dir. art. : Jan Roelfs, Jonathan McKinstry — Effets spéc. : John Scheele — Cascades. : Gary Powell — Int. : Colin Farrell (Alexandre), Angelina Jolie (Olympia), Val Kilmer (Philippe), Jared Leto (Héphaïstos), Anthony Hopkins (Ptolémée vieux), Rosario Dawson (Roxanne), Christopher Plummer (Aristote), Gary Stretch (Clitus), Connor Paolo (Alexandre jeune), Elliot Cowan (Ptolémée adulte), John Kavanagh (Parménion) — Prod. : Thomas Schuhly, Jon Kilik, Iain Smith, Moritz Borman (Warner Bros./Intermedia Films/IMF GmbH & Co.3) — Dist. : Warner.